

BAD PAGES

© cycle été 2024 de Tiers Livre  
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Ugo Pandolfi

# Bad pages

*Le pire est à venir*



## TABLE DES CHAPITRES

<i>Il y a peu</i>	7
<i>Plus loin</i>	11
<i>Et encore</i>	18
<i>Et loin encore</i>	23

**Se méfier des croyances du roman familial autant que des mensonges des récits nationaux interdit d'aller fouiller plus avant dans le moi, l'avant-moi, l'après-moi. Peut être aussi que j'attends toujours que l'on me rende mes objets transitionnels.**

*Il y a peu*

Installer six Bösendorfer de concert 280VC à chacun des différents niveaux d'un très grand centre commercial. Chaque pianiste, l'un après l'autre, attaque le Prélude et Fugue n° 1 en do majeur, BWV 846, avec un décalage de six secondes.

A la différence des machines sans finalité de Jean Tinguely, celle que nous mettons actuellement en œuvre a l'avantage de transformer les livres inutiles en boulettes de papier mâché. Les premiers essais réalisés avec les ouvrages de Madame Marlène Schiappa sont particulièrement prometteurs. De nombreux autres auteur(e)s sont d'ores et déjà programmé(e)s.

Projection permanente sur tous les écrans du monde du live de nos dévorations. Toutes les images de très gros plan de bouches sont réalisées en direct dans tous les Mc Do, Burger King, KFC et autres fast-food de la planète. Les consommateurs de ces établissements ne pourront y accéder qu'après avoir *accepté* d'être filmés.

Inspirées des travaux du plasticien et architecte Max Charvolen, recouvrement d'un espace bâti suivi de la mise à plat d'un seul tenant de ce

recouvrement, les œuvres engagées se proposent d'inverser le transfert de la 3D à la 2D propre à la peinture. Il s'agit à partir de la mise à plat à l'échelle 1 d'une habitation décente d'offrir en 3D un logement à des personnes sans-abri.

Insertion d'une feuille d'arbre entre deux pierres plates aux pouvoirs étranges. L'écrasement de la feuille entre les pierres la transforme en arbre coloré de différents pigments. Les couleurs de cet arbre se transmettent à toute la forêt sur le chemin de laquelle je peux retrouver celle à qui j'offre une feuille de l'arbre tombée.

Quand il referme le livre qu'il n'a jamais tenté d'écrire, il comprend qu'il serait absurde d'ajouter un épilogue à 25 915 pages blanches.

*J'emporterai avec moi ce lourd secret* avait-il écrit dans le faux journal de celui qu'il était en train d'inventer et qui n'allait pas tarder à devenir lui, jusqu'à le faire oublier.

Pas un vrai livre. Un rectangle plutôt. Un rectangle blanc et peu profond. Comme une pièce blanche et vide, sans porte, ni fenêtre, d'où seul un gecko qui parle sa langue peut à sa guise aller et venir, entrer ou sortir. En boucle, l'animal lui récite les seuls mots qu'il veut entendre, les seuls mots qu'il veut écrire : *Elle est là sur le rebord où*

*le soleil est encore, dans le silence d'après le bain. Elle est là sur la plage où le soleil est encore, du sel sur sa peau.*

*pas longtemps et pas dans le noir | seul dans la chambre sourde de Château-Gombert on ne l'est pas | on ne l'est plus | un autre de moi occupe tout l'espace, tout le volume de la chambre calme | bruit sourd, lourd | je suis lui, je m'entends, sans échos | les dièdres disposés sur toutes les parois absorbent tout | dans la chambre anéchoïque je suis le son des battements de mon cœur | mon cœur qui se propage sans réflexion | je ne veux pas devenir le son | sortez-moi de là, putain !*

A l'autopsie, la puanteur du cadavre d'un mort en odeur de sainteté demande autant d'huile de menthe poivrée sous le nez que le cadavre d'un mécréant.

Dans les rues passantes de nos jours les odeurs de pains au chocolat et de croissants sont des illusions : les boutiques de viennoiseries sont désormais équipées de diffuseurs d'odeurs attirantes.

Une société parisienne de communication odorante a eu la charge il y a quelques années de créer l'ambiance des odeurs des salons VIP du stade France. Un ami peintre qui ne travaillait à l'époque qu'avec des épices pour pigments avait été engagé à cette occasion comme consultant.

Si la communication par les odeurs fonctionne bien pour les marchands de viennoiseries, elle n'est pas encore au point pour les partis politiques. Les experts qui travaillent sur ces audacieux concepts sont en effet dans la merde depuis de longues années.

Le jour où communiquer par les odeurs affectera tous les marchés possibles, à l'exception des poissonneries, les marchands de pompes funèbres diffuseront de la menthe poivrée dans les rues.

Quelque part dans ma tête tout était parti des images du premier volet de la trilogie inquiète de Godfrey Reggio. Depuis [Koyaanisqatsi](#) je n'ai jamais pu manger dans un lieu public sans fixer mon regard sur la bouche, les dents, les gestes des gens qui mangent, portent la nourriture à leur bouche, mordent, arrachent, mâchent, avalent. Souvent une folle envie : enregistrer des cassettes entières avec la caméra que l'on me confiait pour reporter l'actualité, diffuser à l'heure du journal télévisé une séquence de 30 minutes de très gros plans, de close up, de mangeurs et de mangeuses, de tous les âges, de tous les milieux. L'actualité des dents et des bouches, le lundi, dans une cantine scolaire d'un quartier populaire; le mardi, dans un restaurant chic; mercredi, au restaurant universitaire; jeudi, dans différents fast-food ; vendredi, dans un restaurant solidaire; samedi, autour d'un grill dans un rassemblement syndical; dimanche, repas de diverses familles de différentes religions. Et puis exceptionnellement, parfois, serions nous allés, de nuit, en maraude,

filmer discrètement sous des ponts celles et ceux qui dorment dînent.

Qu'attendiez vous ? Des miracles, des machineries, des monstres, des sources, des œuvres, du beau, du sale, du généreux, du sordide ? Tout cela n'est pas en dessous. Tout cela est au niveau zéro où l'on reste parce qu'il n'y a pas d'ascenseur, ni d'escaliers. Parce qu'il n'y a rien en dessous. Rien de rien. C'est pour cela que tout s'écroule. Tout, sauf la caisse où l'on doit introduire son ticket pour payer sa durée de parking.

au bout de l'allée, entre un figuier qui n'a que des feuilles et un mur de vignes et de chèvre-feuilles emmêlées, le mur de pierres finissant dans l'eau du bassin, elle est là sur le rebord où le soleil est encore, dans le silence d'après le bain; je la vois comme quand elle avance, seule, intrépide, libre sur les pistes cyclables désertes entre vignes et salins

au bout de l'allée, entre un figuier qui n'a que trois fruits et un mur de vignes et de chèvre-feuilles emmêlées, le mur de pierres finissant dans l'eau du bassin, trop d'enfants éclaboussent

le rebord où le soleil est encore, elle n'est pas dans la bruyance des baignades de l'été; je la vois malgré tout qui avance, seule, intrépide, libre dans la foule envahissant les pistes entre vignes et salins

je ne saurai jamais pourquoi Sherlock Holmes, cet ami véritable dont la compagnie me manque, s'est érigé en juge et transformé en bourreau. J'ai été son complice. J'emporterai avec moi ce lourd secret. Pourquoi avons-nous assassiné les frères Moriartini ? *Pour éviter, certes, cette humiliation à la justice d'être une nouvelle fois un jeu d'escrime illusoire contre le crime* **(1)**. Mais mon ami, mon complice, avait certainement, lui, une raison bien plus profonde que je ne connaîtrai jamais. Holmes n'eût-il pas existé, je n'aurais pas fait moins : peut-être seulement a-t-il jeté un peu de lumière sur la partie la plus sérieuse de ma vie **(2)**.

**(1)** Souligné dans le manuscrit du journal de Ugo Pandolfi, ce passage est en réalité une citation extraite du préambule écrit par Césaire Lombroso en décembre 1894 pour l'édition française de son ouvrage *L'Homme criminel* **(3)**.

**(2)** Cette dernière phrase donne la preuve, une fois de plus, que les hagiographes de Sherlock Holmes ont très largement utilisé le journal du

compagnon corse du détective, y compris à des fins étrangères au simple récit des aventures du locataire de Baker Street. Ainsi, en 1927, Arthur Conan Doyle détourne à son profit cet ultime passage de l'ingénieur Ugo Pandolfi pour affirmer dans la préface de l'édition originale anglaise de *The case-book of Sherlock Holmes* que l'existence de Sherlock Holmes a porté ombrage à *la partie la plus sérieuse* de son œuvre littéraire.

**(3)** Cette note de bas de page **(4)** est elle-même extraite de la note 136, page 248, de l'édition critique de *La Vendetta de Sherlock Holmes* parue aux éditions Albiana en 2010.

**(4)** Que serait un texte dont les paratextes et les métatextes prendraient le dessus ? Ne finirait-il pas par n'être que les *bad pages* de ses propres notes de bas de page ? Sur ces épineuses questions, nous nous permettons ici de renvoyer le lecteur à [nos vieilles réflexions sur la notion de bad page](#).

dans ta main, le très gros plan de l'un de tes yeux, ton attente que nos caméras soient éteintes, ton sourire malin à décrire ce que tu vois dans l'œil de toi, vieil homme aux cheveux blancs qui va mourir. je bois le vin que tu nous offres. je veux

suivre avec toi les fils d'un tissu de Rembrandt, comprendre où le trait s'arrête, apprivoiser et libérer nos gestes. L'immense toile derrière toi où tes brosses à bout de bras déchirent le jaune.

Avec la brume, les nuages et la mer, les scénographes italiens mentent parfois pour faire croire qu'il n'y a pas d'îles à l'horizon. Longtemps, bien longtemps après la disparition de sapiens, l'image mensonge d'un horizon sans terre devient réalité. La brume, les nuages, les mers, les océans me font donc voir ce qu'il advient.

**Rollei B 35** Le plus petit des boîtiers n'échappent pas aux yeux des gardes du corps de l'homme qui sort d'une Mercedes immatriculée à Naples. Les dockers de la CGT protègent ma fuite. La photo sera publiée.

**Yashika 635** Toutes brûlées, une par une, au bord d'une route, dans une grande boîte métallique de biscuits. Elle ne voulait pas que je les conserve.

**Smartphone** De dos seulement ou alors cachée derrière tes mains. Je ne veux pas voler ton image. Tu es en moi. Dénier ta beauté est inutile.

**Malbum** insupportables traces de vies possessives : le mariage, le voyage, la naissance, le chien, le chat, la voiture, l'appartement, les meubles, l'enfant.

**En bouteille** libérer des silhouettes dans le grand format des tirages comme le faisait André Villers à la demande de Michel Butor avec d'immenses blancs pour les écritures.

**Pinces à linge** suspendues et séchant, elles gardent traces des pigments dans le dégoûlis du médium.

**D'entre pierres** les fruits aléatoires de l'écrasement de la feuille de papier humide entre deux lourdes pierres.

**Elfiques** les seules images qui vaillent dès la paupière fermée aux prémices du sommeil, des créatures palimpsestes loin des lumières, entre l'écorce et l'arbre, entre le monde et le moi.

je ne saurai jamais pourquoi Sherlock Holmes, cet ami véritable dont la compagnie me manque, s'est érigé en juge et transformé en bourreau. J'ai été son complice. J'emporterai avec moi ce lourd secret. Pourquoi avons-nous assassiné les frères Moriartini ? Pour éviter, certes, cette humiliation à la justice d'être une nouvelle fois un jeu

d'escrime illusoire contre le crime. Mais mon ami, mon complice, avait certainement, lui, une raison bien plus profonde que je ne connaîtrai jamais. Holmes n'eût-il pas existé, je n'aurais pas fait moins : peut-être seulement a-t-il jeté un peu de lumière sur la partie la plus sérieuse de ma vie.

Silencieuse, assise sur le divan de sa chambre de coutures, elle l'invite à son côté. Elle ne quitte pas son ouvrage des yeux. Ses mains tiennent de longues aiguilles. Son regard est pointu, perçant. Elle ébauche un étroit sourire.

Il se sent observé sans craindre son mince sourire. Il ne lui fait pas face. Il quitte ses yeux. Il s'allonge contre elle, la tête sur son ventre. Immobile, soumis et audacieux à la fois. Ses mains désirent.

Silencieuse, à son ouvrage, elle accepte sur son giron le poids de cette tête adolescente. Elle tolère aussi la main qui caresse la soie de ses bas à ses mollets, à ses genoux, au début de ses cuisses.

Il n'est plus qu'un désir inédit, passé de ses mains à tout son corps envahi. Il imagine une frontière inconnue quand il rencontre la peau chaude et nue. A ce moment précis, il s'interrompt, se fige. Dans le silence, à travers le tissu de la robe, la main adulte arrête sa main.

en attente ... je ne sais pas de quoi...de la mort comme tout le monde, mais...c'est parce que tu n'as pas de projets... se projeter... ne pas justement... vivre alors...attendre, l'attendre, c'est l'aimer...

le lézard autochtone est là qui soutient mon regard jusqu'à mon endormissement, puis viennent les chats apaisant jusqu'au rythme de mon cœur, enfin, dans un rêve, les absents d'ici qui me manquent, un millier d'écureuils, deux mille pies bavardes, huit-cent-quatre-vingt-dix ratons-laveurs et trois pandas

Blanc, tout est blanc. Après les nuages, l'avion descend dans le blizzard. Un court instant, l'embâcle sur le fleuve. Il fait moins vingt-sept. Même pas froid. Le bel accent de celle qui m'accueille. Sur la vitre arrière de sa voiture, elle réclame l'application de la loi 101.

Rouge, tout est rouge. Saignées dans le vert. D'en haut, la terre n'est pas le sang des morts. Une carte postale de plages et de mer. Dans la ville, c'est en noirs ou blancs. Entre noirs manger chien et noirs manger goyave. Entre Kanaks et blancs

victimes de l'Histoire. Entre caldoches historiques et métros attirés par la fiscalité et les salaires avantageux. Dans la nuit, dans la rue de la ville blanche, d'énormes cafards craquent sous mes pas. J'entends toujours les paroles de la directrice des programmes de la télévision publique, hurlant dans les couloirs : il faut les tuer ! Il faut les tuer ! Ce sont des sauvages !

Vert, tout est vert. Entre les deux bras des fleuves marrons. Dans le cœur de la ville, un bidonville. Toutes les misères là. Bâches trouées et tôles rouillées. Crack et SIDA courent dans la boue. Loin de la ville, les chants, les tambours, les danses, les gestes, les suicides, les paroles de six peuples autochtones que personne ne veut entendre. La très belle et séduisante créole détourne avec mépris son regard quand l'amérindien s'efface devant elle pour la laisser entrer dans le magasin.

Les attendre à chaque fois Les espérer toujours  
Rouler le plus lentement possible La nuit sur la D  
54 Lieu rare de nos rencontres rares Craindre le  
choc avec un petit-duc Ne pas effrayer une famille  
sanglier S'arrêter bien avant le renard surpris  
Quatre petits kilomètres de retour Et le refaire

encore Encore le refaire Retarder le retour Les espérer toujours Rêver aussi de rencontres impossibles De belettes De fouines De rats-laveurs De pandas Toute une faune amie comme on la like sur You Tube La chienne à mes côtés ne comprend pas pourquoi nous roulons si lentement si tard la nuit Elle croit, elle, qu'il n'y a personne sur la route à cette heure

en juin, il épouse Elisabetta et ouvre cette année là un commerce d'épices, de cafés et de livres | ses chroniques enthousiastes des nouvelles de France | débarque en Corse, à Bastia, un mois d'octobre | sa demande d'un décret de naturalisation, soutenue par le conseil général du département de Corse, est consultable quelque part dans les archives de l'Assemblée Nationale | un 27 mai, ce natif de Toscane est naturalisé français pour services rendus à la République | une année de guerre civile | des mots qui résonnent au présent | des jours où ne pas mettre les mains dans le passé conduit au pire

rien à voir avec une bifurcation, rien de brutal, rien d'un changement de chemin je me lève, je

lève la main, le premier à oser prendre la parole un élan calme, cohérence, une demande froide, une adresse raisonnée, la poursuite d'une exigence ma camarade à ma droite sait et craint ce que je vais dire aucun doute en moi, aucune hésitation, question de morale, d'éthique, un parti politique ne peut pas tenir un double langage tais toi me dit ma camarade, tu te flingues, tu le sais a cet instant précis je ne sais pas ce que l'affrontement va ouvrir, de douleurs, de tristesses, de haines, de coups bas, de liberté aussi en vertu des articles...je demande l'exclusion...pour activités fractionnelles ... du bureau fédéral...du bureau politique dire ce que l'on a dire, dire pour pouvoir se regarder sans honte maintenant c'est Moshe qui ne peut plus dormir dit la blague juive un long silence glacial quand je me rassieds, quelques rares regards amicaux

*Et loin encore*

pas une chambre, un réduit, un étroit rectangle aux murs blancs, sans porte, ni fenêtre. Comment se trouver là ? Comment sortir de là ? Ce n'était pas un mauvais rêve. Je n'y étais pas seul. Quelque chose avait bien bougé au plafond, un mouvement rapide, un trait grisâtre sur fond blanc, furtif. Espoir de parler. Espoir de savoir. Où est l'issue ? Le gecko ne répondit pas. Il s'évada

tout est pareil aux jours qui précédèrent / le chat contre moi / les lumières à l'horizon / un cendrier à vider / la fraîcheur de la nuit / le confort d'un coussin / un dernier SMS vers les mains qui me tiennent / le smartphone enfin reposé / le silence / et puis brusquement, à nouveau, le tourment / l'avant et l'après / faire quoi pour empêcher le pire / écrire / dire / joindre / écrire à tous nos proches, tous nos contacts / un courriel / un simple mail / votez, votez, votez / pour nos libertés / ils savent mais / ici et maintenant

Il y a longtemps, dans la nuit, la pyramide du Louvre. Pas seul, pas du tout. Il y avait foule. Ceux qui avaient choisi d'en faire leur créature avaient su créer l'enthousiasme. Plus pareil à présent. La créature était devenue inaudible, destructrice. Il fallait en inventer une autre. Pour faire pareil et même pire. Mais une autre qui monte dans les sondages. Et laisser la créature se baigner dans la Seine, inaugurer des gare et des jeux et menacer de guerre civile.

Je ne veux rien racheter. Je ne peux rien racheter. Faites ce que vous voulez, vous ne changerez rien. Pendez moi au bois. Mettez moi en croix. Je ne reviendrai pas des morts. Votre vin n'est pas mon sang. Votre pain n'est qu'un vulgaire sandwich. Inutile de massacrer des boucs et des agneaux. Allez crever avec vos péchés impardonnables, vos fautes, vos crimes. Mon corps m'appartient et, comme le temps, vous dépasse. Il est long des années que je porte.

Habiter sans le complément de lieu. Un moment arrive où ce n'est plus un rêve.

L'envie au départ, c'était de faire une maison de Hobbit dans le jardin.

Ce n'est pas l'architecture de la maison qui compte. C'est ce qu'elle regarde, ce qu'elle permet de voir.

Multiplier les lieux comme autant de cabanes dont l'enfance a manqué.

Croire longtemps que ce que l'on construit n'est pas un fardeau.

Il y a bien eu une période où s'enterrer pouvait me séduire. Il faisait agréablement frais sous terre en été. Avec le temps, je suis moins chaud. Pour le final, j'ai choisi l'incinération.

Habiter avec un complément de lieu est absurde quand l'être qui vous habite est absent.

Pas question d'habiter au 144: ça me fait trop loin !

Le sable obscurcissait tout le pare-brise et tout le ciel, une fine poussière rouge, très fine poussière rouge. Pas question de la prendre, la fine poussière rouge ne se prend pas. Ou alors, peut être avec un aimant parce qu'elle est magnétique un peu la fine poussière rouge. Ne pas la prendre, mais la toucher. Apprivoiser la fine poussière rouge avec ses doigts en caressant le pare-brise,

en dessinant, en écrivant, en laissant traces sur le pare-brise. Faire voyager la fine poussière rouge du pare-brise aux doigts. Sentir la douce et sèche finesse de la fine poussière rouge entre le pouce et l'index rougis par la fine poussière rouge. Ne pas aller jusqu'à goûter sa saveur saharienne en portant à sa langue la fine poussière rouge. Ne pas craindre pour autant la radio-activité du Césium 137 que transporte la fine poussière rouge. Ils le disent, c'est officiel : la radio-activité de la fine poussière rouge est trop faible; ce sont les particules fines qui sont nocives pour les poumons des mammifères. Entre le pouce et l'index, la fine poussière rouge, voyageuse du temps, me transporte. La fine poussière rouge vient de loin. Elle vient d'il y a longtemps la fine poussière rouge. Elle vient de Reggane, au centre du Sahara algérien, la fine poussière rouge. Elle est le fruit des quatre [opérations Gerboise, menée par la France entre février 1960 et avril 1961](#), la fine poussière rouge radio-active. La très fine poussière rouge sur tout le pare-brise et dans tout le ciel, comme en mémoire.

Un tunnel vertical, un mur fait d'images, propre à chacun, partagé par tous, ni public, ni privé, lieu

sans lieu des écrans et des flux dont les télécommandes ne changent rien. La caméra qui chercherait à en faire le panoramique ne peut rien voir d'autre que le miroir trompeur des caméras livrant les images du mur, des images d'images d'images l'enfermant, lui, elle, comme les autres, prisonniers du bâtiment Vortex de la forteresse Europe. En boucle, le flux continu du tunnel vertical ne lisse qu'un unique paysage : l'expert sachant au centre à distance du chaos qu'il fabrique. Comme pour masquer son hybris. Comme pour tout faire comme s'il ne s'agissait pas, encore, toujours, de la vieille guerre des riches contre les pauvres. Il, elle, tente de résister, de mettre des noms sur les listes des victimes. Le tunnel vertical l'interdit. Il, elle, liste les listes. Aux Amériques, en Afrique, en Asie, en Asie de l'ouest, en Europe, en Méditerranée. [9 947, 15 438, 7 386, 2 897, 1 167, 29 922. Deaths during migration.](#)

Sacs poubelle dans l'ascenseur, croiser les techniciennes de surface achevant leur ménage, franchir le sas de sécurité, vigile toujours souriant, ignorer les collègues se détournant, embrasser celles ou ceux vous accueillant, poser ses affaires sur un coin du bureau, prendre stylo

et bloc-notes, descendre un étage pour la visio-conférence, croiser le fer comme à chaque fois, les encadrants sont des dictants, remonter un étage, retrouver son bureau, se connecter, vérifier ses accès, commencer à écrire, commencer à choisir, attendre, attendre, attendre de pouvoir up-loader l'édition de la mi-journée, attendre, attendre, attendre l'édition du soir, attendre, attendre, attendre la mise en ligne des reportages des techniciens de la doxa, des sacs poubelle contre les pensées. Et puis un jour ne plus attendre, ne plus entendre : faire entendre, enfin !

Je suis né une année bissextile qui commence un mardi. Pas seul, plus de 69 000, dans ce cas dans ce pays non choisi. Je ne suis en rien responsable de la dépression post-partum de ma mère. Le 12, un mardi, les documents disent que j'étais là. Je ne conteste pas. Mais je n'y suis pour rien. Le même jour, le 12 août, plus loin, ailleurs, treize intellectuels, membres du Comité juif anti-fasciste, sont fusillés à Moscou sur ordre de Beria dans la prison de la Loubianka. Je crois l'avoir déjà écrit quelque part. C'est inscrit dans ma mémoire même si je n'y suis pour rien. Naître, n'être, n'être

rien. Et rien d'autre. A la peine à n'attendre rien,  
cela suffit.

*Version définitive*  
*21 juillet 2024*

